

universitaire, en mentionnant des anecdotes, en intégrant des citations d'oeuvres parallèles et autres illustrations, qui donnent relief aux propos parfois allusifs des deux hommes de lettres habitués à s'entendre à demi-mot. A quoi se joignent des documents, photographies, fac simile, etc. Tous les nouveaux moyens techniques de l'édition se trouvent convoqués avec pertinence.

Ce livre se situe nien dans le vif des règles du jeu littéraire actuel. On en lit des témoignages sur deux niveaux : le texte et son contexte – ou plutôt ses contours – On entre dans un paysage. Paysage humain, ce qui déconcerte parfois. Le texte des lettres, comme celui des notes, ouvre à la curiosité des pistes nouvelles, des idées jusque là endormies dans une culture de lecteur parfois paresseux, faute d'avoir été sollicité. Ici tout se propose de nous faire découvrir, explorer... Quoi ? C'est exactement le type de question dont seule l'infinité des réponses nous permet d'en rester à l'interrogation. Au lecteur d'entreprendre son itinéraire propre à partir de ce livre, disons rayonnant. La Collection «Pour Mémoire» avait lancé un style. Le Leiris-Paulhan en constitue la plus récente des jubilations.

Josiane Fournier
Noailles (France)

Monique Labidoire. *L'Exil du poème.* Librairie-Galerie Racine, col. La Pierre Faillée, 1er trim. 2001.

Le nouveau livre de Monique Labidoire, après *Mémoire du Danube*, se veut une réflexion sur la question du poème, en même temps qu'une quête de soi. Il faut entendre son titre comme un essai de retrouvailles entre les langage de tous les jours et celui de la poésie. De prime abord elle interpelle le poète : « Poète! où vas-tu aujourd'hui ? Vois, l'azur ennuagé de rimes et de rythmes barbares, n'emménage aucun ciel trop bleu./ Prends ton bâton de pèlerin./ Nous sommes en quête ». Le poète annonce une aventure collective. Cet incipit trouvera son écho dans la partie finale « vers les hauteurs » : le recueil se tient dans une projection vers une marche à l'étoile.

Le livre se compose de courts textes d'une prose fine et serrée par les assonances, les allitérations et les métaphores. Deux écritures se font face : la page de droite répond par l'italique à la page de gauche. D'un côté la langue est décrite dans son voyage à travers l'histoire et ses aléas « Les mots blessés d'exil », ses horreurs parfois. De l'autre le poète s'adresse à elle-même: « Délimiter mes passages », « consolider mes repaires ». Les réflexions sur l'écriture sont nombreuses car le poète se méfie des mots qui « n'ont plus de poste de garde », mais fort heureusement « ils s'échangent de pain et d'eau, s'accordent en épousailles ». Les mots convergent à force de naturel, autour des hommes, pour leur offrir l'échange, la solidarité, la fraternité. Ce poème se termine par une autre interpellation: « Poète, arrache de ta chair les nostalgies ». Ce n'est qu'après avoir vaincu en soi la souffrance de la mémoire que le poète peut librement et sereinement moduler son chant. « Sculptons l'embellie »

En effet, le poète affirme: « Avec le poème chercher sa semence.[...]A la marge des espaces blancs du carême, rompre le jeûne et se nourrir de graines et de sang ». Il s'agit de redonner à la parole ses racines humaines, originelles, reliées à la terre par mille fondements. « Dans ma solitude assourdie, mon geste fait langage et coupe le pain, tire l'eau de la fontaine, puisant source dans la profondeur des forêts, marchant de concert avec l'autre » La poésie devient un rituel basé sur des gestes simples et premiers, « les mots du partage », qui plongent dans les profondeurs où se trouvent

les sources. Ces « Espaces blancs du carême », ainsi que s'intitulent les deux premières parties disent l'ambivalence de la poésie que restituent les deux typographies. D'un côté le poème est évacué dans sa compromission avec l'histoire, de l'autre, un chant de la terre, des origines, monte du silence: « [...] le déroulement de la matière interrompt sa musique pour interroger l'autre visage du monde ». L'espoir réside dans la présence de l'autre, quand le poète redit sa déchirure devant l'exil et l'horreur. « Je grave au frontispice de ma mémoire la douleur du silence des mots exilés ». L'acte d'écriture est sauvé. Le passé n'est plus négatif, il se recompose en un ferment à partir duquel peut lever la pâte du langage. « Le mot m'invente et m'acclimate aux violents et aux cris ». La poésie offre une seconde naissance et donne un au-delà de la mémoire. Elle crée l'homme par la force de ses mots et de ses images. Quelques poèmes de cette deuxième partie se terminent par « Maintenant ». Ils disent cette mémoire qui se prépare à s'élever: « Maintenant, la poésie appelle à d'autres divinités ».

La troisième partie « Vers les hauteurs » tente cette ascension mystique: « Jacob monta sur l'échelle pour accéder au ciel. Les compagnons édifièrent la pierre d'ogive vers le grand constructeur. Et, du livre, le héros chercha son destin. » Par l'écriture, le poète tente une ascension qui puisse permettre de se dépasser. Cette recherche du sommet ne va pas sans un passage vers le fondement intérieur de l'être: « C'est ainsi que le sommeil nous prit dans le recommencement du poème ».

Le poème se clôt sur un distique qui constate l'envolée « vers les hauteurs »: « Il n'y avait que l'espace du poème./ Nous avons quitté la Terre. » L'« espace blanc », la page immaculée que le poète noircit, l'habite, le construit, et l'élève.

Bernard Fournier
Noailles (France)

Guy Goffette. *Un manteau de fortune.* Gallimard, 2001.

Après *Partance*, Guy Goffette nous offre des poèmes. Mais quelle que soit la forme qu'elle prend, son idée demeure. Celle, essentielle pour un poète moderne, de l'héritage rimbaldien. Le mythe du poète errant, le mythe du départ, fonde une partie de ce livre, renouvelé au creuset de l'expérience propre à Guy Goffette. Partagé entre l'enfance remplie de rêves d'amériques et la tentation du départ vers l'ailleurs innommé, le poète revit ses rêves et ses fuites mal assurées, par la lecture. Il est assez rare qu'un poète prenne Rimbaud lui-même comme « compagnon de silence ». Toute la première partie est en effet un hommage au poète de Charleville (rebaptisée Charlestown, non par anglomanie, mais pour reprendre les termes du poète du « Bateau ivre » lui-même, et aussi, peut-on penser par goût du blues, à la manière de Jacques Réda (cf *Tacatam blues*, repris dans la collection poésie de chez Gallimard). Mais, et c'est par là que Guy Goffette fait en quelque sorte travail exceptionnel, il admet aussi Verlaine (On se souvient de son *Verlaine d'ardoise et de pluie*, 1996, Folio) et la forme fixe. Travail paradoxal pour qui veut chanter la modernité. Mais la liberté ne consiste-t-elle pas à inventer ses propres formes ? Tout le recueil est ainsi un mélange très savant de formes fixes (parfois avec rimes, alexandrin et sonnet) et d'une langue à l'allure très libre d'une prose coulante, mais en fait tendue par les litanies, les mots à double entente et le suspens des longues phrases sautant par-dessus les vers et les strophes. Au total, des rappels de Rimbaud et de Verlaine, peut-être plus du Verlaine lyrique, et plus du Rimbaud critique, pour un poète des temps modernes qui chante juste d'une voix personnelle et profonde.

Tout le travail de Guy Goffette prend appui sur l'art. Que ce soit la poésie avec ses «